

# **Les émotions : de la contestation à la violence dans le mouvement étudiant chilien**

---

**Angelo MONTONI RIOS**  
**EHESS, IMM-CEMS.**

## **Résumé**

Dans cet article, nous essayons d'expliquer le rôle des émotions dans les décisions de passage à l'acte violent des jeunes manifestants au Chili. Dans ce but, nous examinerons le mouvement étudiant de 2011.

Nous proposons d'analyser les émotions au sein de processus sociaux plus larges, c'est-à-dire comme des éléments de contrôle social, comme des outils d'adaptation des acteurs à leur environnement, enfin comme des éléments rituels dans les situations de violence politique.

Nous allons donc analyser trois aspects : d'abord, et d'après une approche pouvant être placée, comme l'indique Elias, dans l'« histoire des émotions », la peur et la pudeur seront étudiées en tant qu'émotions génératrices d'une répression affective et d'un contrôle social. Ces ressorts inhibiteurs peuvent, dans certaines circonstances, se détendre, permettant de ce fait un passage à l'acte violent. Ensuite, nous examinerons la construction émotionnelle qui accompagne la conversion d'un jeune contestataire en activiste radical, pour enfin analyser la dynamique émotionnelle qui se construit et se ritualise lors des actions de violence politique.

Nous essayons de montrer comment une partie importante de tout mouvement social, à différents moments, comporte des dimensions affectives et émotionnelles. Nous proposons aussi une lecture des émotions en tant qu'élément explicatif du déclenchement de l'action ; autrement dit, nous proposons de voir les émotions comme un engrenage dans le processus d'organisation de l'action et de l'expérience sociale.

## **Mots clés**

Emotions, mouvements sociaux, jeunes, violence politique

## Introduction

Une première impression sur les aspects émotionnels dans les mouvements sociaux nous montre qu'ils sont encore un sujet d'étude marginal en sciences sociales. C'est pourquoi une analyse du rôle des émotions comme un facteur explicatif des violences politiques collectives dans les actuels mouvements sociaux au Chili nous semble nécessaire.

Or, pendant la construction d'un concept opératoire des émotions, deux questions se sont montrées fondamentales : tout d'abord, comment les émotions sont devenues un objet sociologique ? Et ensuite quels sont leurs liens avec les mouvements sociaux ?

La construction d'une réponse à ces questionnements nous oblige à prendre des engagements épistémologiques par rapport aux fonctions assignées aux émotions. En conséquence, on voudrait, premièrement, signaler que les émotions ont des *objets* et elles sont motivées par ces objets ; une émotion ne peut donc être identifiée hors de son objet qui est à rechercher dans le monde, dans la situation. En effet, les émotions impliquent toujours un jugement ou une évaluation (Nausbaum, 2001: 23). L'émotion serait ainsi une forme de traitement de l'information, souvent plus rapide que le fonctionnement de notre conscience. Donc, les émotions ne sont pas, comme on essayera de montrer, irrationnelles, elles peuvent être erronées, car si elles ont des objets (nous avons peur de *quelque chose*) elles dépendent de notre compréhension cognitive et de l'évaluation de cet objet. On peut les trouver appropriées ou pas selon un contexte et des règles culturelles données, on peut dire qu'elles sont plutôt normales ou déviantes, mais elles ne sont pas irrationnelles, elles comprennent un complexe processus évaluatif. Il n'est pas irrationnel de commettre une erreur, il est irrationnel de ne pas être capable d'apprendre de celle-ci et répéter l'erreur encore et encore (Jasper, 2004: 417). Cela permet, à notre avis, l'émergence de deux processus : l'apprentissage et l'adaptation.

D'autre part, on peut aussi signaler que l'émotion est un objet sociologique en tant qu'elle constitue un outil de communication, qui accompagne un processus de mobilisation par des dispositifs de sensibilisation<sup>1</sup> (Traïni, 2008). De ce fait, les affects et les émotions deviennent une part importante de tout mouvement politique et social, elles peuvent nous aider à expliquer pourquoi des individus rejoignent certains événements ou groupes, avec des affects préexistants ou des réponses émotionnelles de court terme face à des événements, des découvertes ou des décisions.

Bref, les émotions seraient un concept explicatif de l'action, dont elles feraient partie d'un processus cyclique de construction de l'action et de l'expérience.

Concernant notre étude, elle s'est déroulée dans deux quartiers de la Ville de Santiago, le premier : *Villa Francia*, dans la périphérie de Santiago, est connu par son engagement politique contre la dictature, il héberge actuellement des nombreux groupes radicaux, le deuxième, le *Barrio Yungay*, un quartier du centre-ville connu pour son grand nombre de maison « *okupas*<sup>2</sup> » et son activisme anarchiste plus récent. Une autre partie importante du travail de terrain était les manifestations de rue liées au mouvement étudiant et les occupations de lycées.

Nos sources d'information étaient : les récits de vie, la visite des lycées occupés, l'observation, la prise de photos et l'enregistrement de vidéos des manifestations violentes liées au mouvement étudiant de l'année 2011.

Ce mouvement composé principalement par une série de manifestations massives réalisées par des élèves de secondaires et des étudiants universitaires se déroule entre les mois de mai et novembre<sup>3</sup>. Sa principale caractéristique fut l'occupation des lycées et

---

<sup>1</sup> Christophe Traïni désigne les dispositifs de sensibilisation comme « les discours plus ou moins bien articulés, les supports matériels, les agencements d'objet, les interactions et mises en scène, que les entrepreneurs de cause soumettent à l'évaluation morale de leurs contemporains ».

<sup>2</sup> L'*okupa* ou squat en français désigne l'installation dans un lieu pour y habiter sans l'accord du titulaire légal du lieu.

<sup>3</sup> Ces manifestations deviennent massives à partir du mois de juin 2011, dans ces manifestations, on peut constater la propagation de groupes radicaux à l'intérieur du mouvement étudiant lorsque, à la fin de celles-ci, des jeunes « cagoulés » affrontent la police, font des barricades, et détruisent la propriété publique et privée. Durant toute la période de contestation, le mois d'août est le plus actif, on compte

universités pendant presque 6 mois. Les élèves et les étudiants organisent des marches successives dans les principales villes du pays, ils ont également mené des actes culturels, des cacerolazos<sup>4</sup> et même des grèves de la faim. Cependant, le fait qui retiendra le plus notre attention est l'augmentation significative des actions violentes à la suite de grands rassemblements, de même que les actions ponctuelles de sabotage, très tôt le matin. Celles-ci réalisées par groupes organisés des jeunes, une minorité active<sup>5</sup> composée principalement par des élèves de secondaire (entre 13 et 17 ans).

Notre argumentation sera présentée en deux parties. La première partie revient sur les travaux de Norbert Elias, qui exposent comment la construction de la société occidentale est étroitement liée au contrôle de la violence et dont certaines émotions et leur relâchement peuvent générer davantage une réponse violente à ce contrôle. La deuxième partie propose une explication de la construction émotionnelle d'un engagement radical pour continuer ensuite avec la dynamique émotionnelle qui accompagne la violence en situation.

## I. Répression affective et contrôle de la violence

L'objectif de cette partie est d'analyser la thèse exposée par Norbert Elias dans l'ouvrage « *Le processus de Civilisations* » (1975) où il explique le contrôle de la violence comme un processus lié à la répression affective et l'autocontrôle. On a repris l'approche de Norbert Elias afin de montrer la pertinence de ses prémisses dans l'analyse des actions violentes liées au mouvement étudiant chilien.

Cette approche déjà classique pouvant être placée dans l'« histoire des émotions », se présente comme le développement historique du refoulement des émotions dans la société occidentale. Elias explique que dans cette construction historique nous vivons sous une forme de répression affective issue d'un processus de monopolisation de la violence (et de l'économie) qui au cours des années est arrivée jusqu'à l'actuel monopole exercé par l'État.

De cette façon, la centralisation de la domination et la mise en place d'un monopole militaire et policier donne lieu à la création d'espaces pacifiés, des champs sociaux à l'intérieur desquels l'emploi de la violence ne saurait être que l'exception (Elias, 1975:188-189). Cependant, des formes de violence infiniment plus feutrées, compatibles avec la modération, la réserve, la maîtrise de soi voient le jour dans ces espaces pacifiés (Haroche, 1993: 3). Alors du moment que ces formes de violence se font insupportables, la retenue se dilue et le passage à l'acte devient plus vraisemblable. C'est pourquoi « ce n'est qu'aux époques de bouleversements sociaux [...] que le contrôle social se relâche et qu'elles éclatent brutalement en faisant litière des sentiments de honte et de malaise » (Elias, 1975: 323).

Or, sous cette approche théorique et on peut signaler qu'il y a deux éléments principaux qui agissent lors du passage à l'acte<sup>6</sup>, il s'agit des changements dans deux émotions centrales dans le contrôle de la violence : la pudeur<sup>7</sup> (ou la honte) et la peur.

---

durant ce mois, 16 rassemblements contestataires avec un total de 1.157.600 participants et 1655 détenus.

Les revendications, d'abord centrées sur les problèmes éducatifs, se sont rapidement étendues, désormais les manifestants exigent également le changement du modèle néolibéral et des institutions héritées de la dictature, comme le système d'élection binominale, le système tributaire et la Constitution politique.

<sup>4</sup> Manifestations très bruyantes où l'on frappe des casseroles avec des cuillères, ces manifestations caractéristiques de la période dictatoriale exprimaient le mécontentement de la population face au manque de nourriture et la mauvaise situation économique dû aux politiques d'ajustement structurel des années 80.

<sup>5</sup> À différence d'un groupe deviant une minorité active possède ses propres positions, son cadre, ses visées qu'elle propose comme une solution de rechange. La finalité de la minorité active est d'imposer ses points de vue, qui remplaceront ceux de la majorité.

<sup>6</sup> On a voulu élargir le concept de passage à l'acte afin d'éviter de le réduire à son origine psychanalytique centrée sur son rôle spécifique de substitut une action "perdue". Nous convenons

## 1. La pudeur<sup>8</sup> et la peur : le plaisir de la violence jusqu'où ?

De nos jours, c'est l'œil qui procure à l'homme « civilisé » le maximum de plaisir puisque d'autres satisfactions ont été limitées par de nombreuses interdictions et barrières. De ce fait, la violence comme spectacle a remplacé la violence comme action. En effet, dans les limites mêmes de ce déplacement du plaisir de la sphère de l'action dans celle du spectacle, on reconnaît une modération et une humanisation progressives des manifestations pulsionnelles (Elias, 1975: 340). Et le processus de contestation au Chili démontre ce fait, ainsi l'observation des faits de violence nous permet d'affirmer qu'un vrai danger dans tous ces événements n'est pas à craindre. Les actions des jeunes sont désorganisées, les armes sont inexistantes ou les plus simples dans toute la gamme d'instruments de la violence<sup>9</sup>, les blessés sont peu nombreux et les attaques se dirigent principalement vers les biens publics et la police, attaques qui donnent en général du matériel aux médias pour la construction d'un scénario de chaos et une image de violence spectaculaire. En outre, les événements actuels, d'après ce qui a été observé, sont normalement sous contrôle, dans un cadre de presque divertissement, un jeu ludique entre jeunes et policiers

Alors, si ces actions violentes ne sont pas dangereuses, ne sont pas organisées et sont bien encadrées, on peut se demander : qu'est-ce que elles peuvent signifier ou représenter ? Et qu'est-ce qu'elles peuvent réellement changer ?

En effet, ce que l'on a observé comme première caractéristique de ces nouveaux manifestants est *la perte de la pudeur et de la honte*, de cette peur intérieure du regard des autres, sorte d'angoisse qui se produit dans les individus d'une manière automatique et habituelle dans certaines circonstances.

Les manifestations de 2011 ont été les plus massives au Chili depuis la fin de la dictature et pendant le mois d'août, septembre, et octobre, chaque jeudi, il y avait un appel à manifester dans la rue. De ce fait, et surtout pour les lycéens, la manifestation de rue est devenue normale, une nouvelle appropriation de l'espace publique s'observe, celle-ci donne la possibilité de crier contre les autorités, danser, se déguiser, et, progressivement, voir le passage à l'acte comme un répertoire de plus de l'action collective (Cf. Tilly, 1984 : 89-108).

De la même façon, des actions ayant été dans le passé condamnées, elles sont actuellement justifiées en termes de défense face à une agression de la police ou bien sont traitées avec indifférence lorsqu'il s'agit d'objets profondément délégitimés comme la banque, les super marchés ou les grands magasins<sup>10</sup>.

---

qu'il s'agit d'une intervention spécifique dans le monde extérieur, mais on n'est pas d'accord avec le rôle qui l'est attribué de éviter l'angoisse, donc son origine ne serait pas seulement causée par des tensions internes, mais par des processus d'évaluation et de réflexion spécifiques, liés à une adaptation à l'environnement, qui c'est ce qu'on essaye de prouver à travers l'analyse émotionnelle. Le passage à l'acte n'est pas une façon de dire ce que le sujet ne peut pas dire, mais c'est une autre façon de dire les choses.

<sup>7</sup> On analyse la pudeur en tant qu'un type de peur, intérieur à l'individu.

<sup>8</sup> La thèse d'Elias est réfutée par Hans Peter Duerr dans l'ouvrage, *Nudité et pudeur. Le mythe du processus de civilisation*. Paris, Éditions de la Maison des Sciences de l'Homme, 1998, XXXI-472 p. Duerr met en cause des aspects méthodologiques fondamentaux, ses critiques signalent d'abord que tout n'est pas une construction sociale dans la nudité comme Elias l'annonce, sinon qu'il aurait des invariants anthropologiques qui donnent un fond culturel commun à toute société. La pudeur ne serait pas une invention de la renaissance sinon une disposition humaine élémentaire. Finalement Duerr reproche à Elias son ethnocentrisme et l'évolutionnisme de sa théorie.

<sup>9</sup> Les instruments les plus utilisés sont les « armes par destination », des objets détournés de leur usage premier et transformés pendant un court laps de temps en arme de défense (pierres, bouteilles, morceaux de bois, etc.)

<sup>10</sup> L'exemple le plus remarquable fut l'incendie du grand magasin La Polar, la nuit du 4 août 2011, cette entreprise avait faussé des informations concernant les dettes de leurs créanciers particuliers et augmenté de manière unilatérale les intérêts de personnes endettées suite à des fausses renégociations.

C'est pourquoi, lorsque cette contrainte affective (appelé pudeur) se voit altérée par une situation dans laquelle ses actes peuvent échapper à la punition et que l'interaction avec des autres individus se montre permissive à la relaxation de la contrainte, la violence peut devenir acceptable réduisant ainsi la pudeur.

D'autre part, on a aussi observé que la pudeur peut agir de deux façons sur le passage à l'action violente. Premièrement, elle fait craindre à l'individu la perte de l'amour et l'estime de ceux à qui il tient, donc lorsque la violence est vue comme légitime, lorsque l'opinion sociale change et une banalisation progressive s'installe, lorsque la violence est « normalisée » et l'individu ne craint plus à la perte de l'estime, la pudeur diminue et le passage à l'acte ne trouve pas de contrainte. Deuxièmement, un individu qui ne se sent pas aimé, estimé et respecté, qui ne se sent pas partie du réseau d'interdépendance, peut réagir sans pudeur de manière naturelle, de ce fait, le déni de reconnaissance pourrait signifier un passage à l'acte facile et sans autocontrainte.

Une deuxième caractéristique observée au sein des manifestants est *la diminution de la peur*. Cette émotion, à différence de la pudeur, est plus liée aux contraintes extérieures (on a peur de la police, de la justice, de la punition). Ainsi, son absence serait liée à trois faits principaux. Premièrement, à un *défaut de connaissance des dangers*, surtout par des jeunes que n'ont pas vécu des processus répressif et violents :

« *Le gamin ne le voit pas possible (le danger) parce qu'il n'a pas souffert la répression de la tentative (de révolution), leurs parents ont déjà perdu dans cette tentative, ils ont essayé et ont perdu, c'est cela la vision qu'ils ont [...] les gamins non, parce qu'ils n'ont rien essayé encore et s'il faut perdre bon, on perdra quoi* » (Negra)

Deuxièmement, à un *héritage non partagé de la peur*. En effet, ce sont normalement les parents qui ont le rôle d'agents de partage de cette peur aux nouvelles générations, Elias l'explique de la façon suivante : « l'adolescent est absolument incapable d'adopter un code de comportement, si les personnes qui l'entourent ne réveillent pas en lui la peur [...] c'est par la peur qu'on modèle l'âme de l'enfant, de telle manière qu'il sache se comporter, en grandissant, en harmonie avec les normes en vigueur » (Elias, 1975: 312). En effet, le réveil de la peur à la répression chez les jeunes manifestants chiliens a été moins présent parce que ses parents sont les enfants de la fin de la dictature et ses rapports aux événements historiques les plus cruels proviennent des souvenirs de ses ascendants, c'est un rapport mémoriel et non direct à la peur :

« *Je pense que d'une certaine façon il y a eu une rénovation, je crois que même nos générations venaient encore avec l'arrière-pensée de la dictature, ils viennent avec une arrière-pensée de ce truc quoi, il y a eu la peur... mais ces gamins notre même génération ne les a pas élevé comme ça quoi, tu vois ? ils sont différents n'ont pas ses peurs, ses parents n'ont pas un frère disparu tu vois ? ils sont ailleurs, je crois qu'ils sont même un peu purifiés de cette merde* » (Negra)

Finalement, un dernier aspect lié à la diminution de la peur fait référence à une *analyse rationnelle des situations* lorsque la peur symbolique disparaît. Surtout dans de situations où les jeunes se savent plus nombreux, protégés par l'anonymat, ou par le fait de ne pas pouvoir être incarcérés lorsqu'il s'agit de mineurs :

« *Par exemple l'autre jour, j'étais dans une activité avec les gamins et je demande aux gamins si ça marchaient les affaires - « oui, les affaires marchent bien, là-bas sont les flics, ils sont à côté d'un zorrillo » et un d'entre eux dit « allez on va les attaquer si nous sommes plus » et j'ai regardé qu'ils étaient environ 30 et effectivement ils étaient plus, « allez on y va » disent tous les jeunes et ils ont fait reculer les flics...il n'y a pas de peur... »(Negra)*

On peut signaler donc que la peur et la pudeur en tant que la peur intérieure seraient les principales émotions de la domination, participant à ce processus chacune à différents degrés, moments et circonstances, toutefois elles sont indissociables. Ces émotions, qui font partie de ce qu'on appelle motifs structuraux des phénomènes de violence, sont accompagnées par d'autres émotions, situationnelles et symboliques, lesquelles seront développées dans la partie suivante.

## II. Construction émotionnelle de la violence politique dans le mouvement étudiant

Étant donné que cette recherche se centre principalement dans les groupes des jeunes plus organisées, les questionnements qui la guident concernent le processus de conversion d'un manifestant « typique » en activiste radical et la dynamique émotionnelle qui s'installe lors des situations de violences au cours des manifestations de rue. Les questions qui orientent cette deuxième partie sont : comment peut-on devenir un militant violent ? Pourquoi, dans des circonstances similaires, certains manifestants passent à l'acte et d'autres non ? Quelles sont les caractéristiques de ces formes de militantisme radical ? Et quel est le rôle joué par les émotions dans tout ce processus ?

### 1. L'activisme radical<sup>11</sup> et la jeunesse populaire

L'action de devenir activiste peut être considérée comme un processus affectif et d'adaptation. En effet, les réactions affectives s'accompagnent d'une élévation du potentiel d'activité qui prépare le sujet à rechercher l'action la plus adaptée à ce qu'il perçoit, ou croit percevoir (Traïni, 2010: 337). C'est-à-dire que le militantisme radical est un processus subjectif qui s'encadre dans les rapports d'interdépendance de l'individu et de son environnement. On a déjà entendu dans le discours de jeunes militants les signes qu'ils perçoivent dans leurs interactions au sein de la structure sociale : l'injustice, le mépris, les violences symboliques, etc. Par conséquent, l'activisme serait la réponse adaptative à leur perception de la réalité.

Ces expériences affectives sont accompagnées de certains traits partagés par le groupe ou collectif où l'individu s'est engagé (âge, sexe, nationalité, milieu d'origine, expériences similaires, profession, type d'adhésion, compétences, etc.). La combinaison des expériences affectives et des caractéristiques partagées peut donner d'innombrables formes, causes et conséquences d'un engagement militant. On utilisera trois formes de carrières militantes distinguées par Maritza Felices Luna (2008: 163-185).

Une première forme sera donc *un processus d'entrée par vocation* résultant d'une prise de conscience soudaine de conditions d'inégalités ou d'injustice alimentées par le « système » en place et qu'il faut combattre (Felices Luna, 2008: 167). Cette dynamique observée chez certains jeunes s'accompagne souvent du partage d'un passé familial militant, où l'environnement et les discours politiques qui les entourent les ont poussés à suivre ce chemin, c'est le cas typique à Villa Francia.

Une deuxième forme d'engagement est *le processus d'entrée circonstancielle*, où l'entrée s'opère à travers le constat d'une injustice mais sans réelle volonté activiste, répondant à des circonstances aléatoires les poussant presque par accident dans une organisation de type clandestine. Ce type d'engagement, on l'a observé chez les jeunes élèves de secondaires, qui ne partagent pas une histoire familiale ou communautaire militante, mais qui se sont retrouvés dans les vagues de protestations avec ses camarades de classe et ses pairs. La plupart d'entre eux ont été influencés par le mouvement appelé « pingouin »<sup>12</sup> de l'année 2006.

Finalement, la dernière se présente sous la forme d'*un processus d'entrée sous contrainte* où l'actrice ou acteur « violent » le devient par nécessité, par obligation de survie personnelle ou familiale ou tout simplement par pression sociale lorsque l'inaction deviendrait plus coûteuse que l'action violente elle-même (Felices Luna, 2008: 169).

Alors le premier et troisième type d'engagement militant est en effet proche de ce que l'on a observé à Villa Francia, effectivement la distance entre un processus par vocation et un processus sous contrainte est parfois faible lorsque le contexte culturel influence

---

<sup>11</sup> On utilisera indistinctement les concepts d'activiste et de militant radical.

<sup>12</sup> Dans ce mouvement, appelé pingouin en référence aux uniformes des élèves au Chili, les lycéens sont les acteurs principaux. Il signale un moment de changement dans la manière de faire face aux conflits par les jeunes.

fortement l'individu, et ce que le jeune assume comme une vocation est né quelquefois de la contrainte. En effet, un activiste issu de Villa Francia porte sur ses épaules une histoire de quartier, où il y a un symbolisme puissant, des martyrs de la dictature, des commémorations de ces martyrs, des activités qui rappellent constamment ce passé, c'est une communauté qui exerce un travail de mémoire fort et qui encourage un militantisme radical avec la formation politique formelle et informelle de ses jeunes :

« *Oui, j'ai connu un tas de gens comme ça, et je connais encore, et [...] c'est fort de voir comment ces gens...il se sont passées tellement d'années et ils continuent à souffrir à cause de cela, en fait je crois que ce chagrin ne disparaît jamais parce que c'est horrible de perdre un proche non pas par quelque chose d'accidentel, mais de le perdre pour quelque chose comme cela [...] quand ils l'ont maltraité, l'ont fait souffrir et ensuite ils l'ont tué, non je crois que cela est terrible et c'est comme impardonnable, c'est-à-dire que l'on va rester toujours avec cette rancune envers celui qui l'a fait ou envers celui qui l'a demandé, envers celui qui a demandé de les tuer » (Ambar)*

À partir de cette taxinomie des militantismes, on a voulu retrouver les principaux aspects émotionnels partagés par ces différentes formes d'engagement.

Ainsi, le premier aspect en commun dans les formes d'engagement militant signalées auparavant sont d'après la typologie élaboré par James Jasper, les *chocs moraux*<sup>13</sup>. Ils arrivent lorsqu'un événement inattendu ou information éveille l'indignation chez une personne en l'inclinant vers une action politique (Jasper, 1998b). Nos entretiens montrent deux types de choc moraux liés à la provenance des jeunes, c'est-à-dire participants du mouvement étudiant et habitants de Villa Francia. Pour les premiers, dans leur récit, l'événement déclencheur est souvent un fait récent et lié à une expérience de violence politique qui réveille en eux camaraderie ou rage :

« *...mmmm...le 3 et 4<sup>14</sup>, pendant la grève nationale, cela m'a fait sentir que c'était bien ce que l'on faisait, que ce n'était pas seulement nous, il y avait plus de 50 barricades, tu vois ? et toutes avec son pamphlet, on générant une conscience quoi ! » (Manuel, étudiant membre d'un groupe d'étudiants radicaux)*

Pour les jeunes de Villa Francia, ces événements étaient souvent des souvenirs d'enfance, avec un récit moins précis mais la dimension émotionnelle beaucoup plus développée :

« *Il y a eu une occasion en particulier que je n'ai pas pu oublier, j'avais, attends quand j'étais en primaire, j'étudiais ici à côté, très proche de Quinta Normal (Commune du secteur ouest de Santiago) et j'avais des camarades de l'école qui habitaient où se trouve aujourd'hui la route qu'ils ont fait à General Velasquez. Là-bas il y avait avant un campamento et j'avais 4 camarades qui habitaient là-bas, ils étaient des cousins entre eux tu vois ? et bon il est arrivé le moment, je ne me suis même pas rendu compte quand ils ont été chassés pour construire ce truc tu vois ? alors j'avais beaucoup d'amis qui vivaient dans ce type de circonstances et cette situation si l'on peut dire de violation étaient quotidiennes à ce moment là, donc je crois que cela a été un thème qui m'a marqué... » (Negra)*

Un deuxième aspect est le processus d'encadrement dont on trouve deux éléments principaux : le processus de formation et l'existence d'un tuteur.

<sup>13</sup> Par l'expression *choc moral*, James Jasper désigne un type d'expérience sociale qui s'inscrit en amont de l'engagement pour une cause.

<sup>14</sup> Le 3 et 4 août 2011 il y a eu la première grève nationale liée aux problèmes de l'éducation, pour la journée du 4 étaient prévues deux marches d'étudiants, le matin les secondaires et l'après midi les universitaires, cependant les deux activités ont été interdites par les autorités. Les étudiants sont arrivés de toute façon ce matin à l'endroit accordé pour commencer la marche, mais ils ont été rapidement réprimés par la police. Cela a provoqué la dispersion des étudiants dans différents points de la ville où ils ont commencé à faire des barricades et s'affronter violemment avec la police. La presse informait de plus de 50 points de désordres seulement dans le centre ville, à la fin de la journée il y a plus de mille détenus. Cet événement a été signalé plusieurs fois par les jeunes comme une journée où il se sont rendu compte de la nécessité de se battre pour obtenir des résultats, que la police était leur ennemi et qu'ils étaient nombreux et forts pour faire face à la répression.

La formation entraîne une série de *dispositifs de sensibilisation*<sup>15</sup> tels que séminaires d'études politiques, la distribution de pamphlets politiques, de documentation, la réalisation d'activités de propagande avant et pendant les manifestations, et la réalisation d'activités au sein des enfants de la communauté comme les batucadas, les peintures murales ou des activités sportives. Ces activités servent de formation ainsi que de recrutement de nouveaux militants.

Pour réussir la formation il faut que quelqu'un la dirige, ainsi un autre des aspects en commun observés est l'existence d'un tuteur qui permet l'entrée et fait la formation. Dans notre terrain, ce rôle est rempli par les deux interviewés les plus âgés, ils étaient les plus engagés et les plus idéologisés. Ce rôle était ensuite délégué en fonction de l'ancienneté dans le groupe aux autres participants plus jeunes, on peut signaler alors que la carrière est progressive et dépendante d'un effet d'entraînement produit par le contexte politique et social et par l'investissement affectif de l'acteur dans son rôle.

À Villa Francia, les tuteurs sont des leaders du quartier et utilisent un certain type de travail des émotions : ils interagissent jour après jour avec les habitants afin de construire des loyautés émotionnelles, nécessaires pour persuader plus tard à l'action dans des circonstances dangereuses. Quand la police les suit, ils peuvent rentrer dans n'importe quelle maison, les parents des enfants ont confiance en eux pour contrôler la situation, c'est à eux que les habitants s'adressent s'il y a un problème pendant les manifestations de rue, etc.

Un troisième aspect sont les *mécanismes culturels d'apprentissage et de valorisation de comportements agressifs*. D'après Albert Bendura (1973), une culture peut produire des gens hautement agressifs tout en maintenant un faible niveau de frustration, en valorisant les performances agressives, en fournissant des modèles d'achèvement de type agressif, en assurant à ceux qui recourent à des actions agressives des gratifications ou des récompenses (Bendura, 1973: 59). Ces mécanismes culturels nous rappellent que les émotions ne peuvent pas être sérieusement étudiées sans prendre en compte l'ordre moral de chaque endroit où elles se sont produites (Harre, 1986 : 6).

Un quatrième aspect correspond à une série d'émotions couramment appelées *liens affectifs*. Les liens affectifs sont des engagements positifs ou négatifs que nous avons envers d'autres individus, lieux, idées et choses (Jasper, 1998a: 418), comme l'amour, la haine, le respect ou la confiance qui normalement persistent dans le temps. En effet, on ne s'organise pas simplement pour atteindre des intérêts matériels, sinon pour aider ceux que l'on aime ou punir ceux que l'on déteste :

« Bon, depuis petite, j'ai commencé à avoir la haine contre la police, tu vois ? et ce n'était pas pour ce que les gens me racontaient sinon pour ce que j'ai regardé, pour les agressions que j'ai vu envers les personnes, pour le traitement qu'ils nous donnent, en fait la manière dans laquelle on vit aussi, l'inégalité, tout quoi ! » (Flaca)

Ces liens sont aussi la source des *loyautés ou engagements affectifs* et finalement se complètent avec les *émotions morales*, qui sont des sentiments d'approbation ou réprobation, basés dans des principes ou intuitions morales, comme la honte, la culpabilité, la fierté, l'indignation et la compassion.

Finalement, tous les aspects communs déjà signalés peuvent être résumés dans la construction d'une identité collective. L'identité collective peut être vue comme une émotion, un affect positif envers d'autres membres du groupe. En effet, les émotions au sein du mouvement social sont un des produits des actions collectives, spécialement les rituels internes, les rites collectifs rappellent aux participants leurs engagements moraux premiers, suscitant de fortes émotions et renforçant un sens de la solidarité avec le groupe (Jasper, 1998a: 418). En effet un de ces rites est l'action violente en soi-même que de la même manière que la conversion à l'activisme radical possède une série d'éléments émotionnels.

---

<sup>15</sup> Traïni les définit comme l'ensemble des supports matériels, des agencements d'objets, des mises en scène, que les militants déploient afin de susciter des réactions affectives qui prédisposent ceux qui les éprouvent à s'engager ou à soutenir la cause défendue. (Traïni, 2008: 13)



## 2. Le passage à l'acte : l'émotion en situation

Un moment de grande importance arrive lorsque le jeune met en question ou abandonne sa vie routinière pour des nouvelles voies d'action ou de pensée. On a déjà vu un premier retournement lors de la conversion à l'activisme radical, cependant un moment fondamental est le *passage à l'acte*. Suite à mon terrain et d'après mes entretiens, je peux vous signaler trois éléments liés aux émotions dans cette violence en situation : l'anxiété, la solidarité collective, et la libération émotionnelle.

Jasper souligne que l'émotion agit sur l'acteur comme centre d'attention dans une partie du monde qui l'entoure. Cette émotion peut être représentée dans le contexte d'un événement violent, tout d'abord comme une *anxiété*, l'anxiété d'enfreindre une norme par exemple, ainsi plus stratégique est la norme enfreinte plus grande est l'anxiété. En effet, pour les jeunes, ce n'est pas pareil de se battre avec la police suite à une grande marche où il y a des milliers de personnes, où l'anonymat est assuré et les possibilités d'être arrêté ou agressé sont minimales, que préparer une coupure de route<sup>16</sup>, avec une barricade<sup>17</sup>, des cocktails Molotov et avec un nombre réduit d'activistes. Ce type de passage à l'acte se voit aussi accompagné du développement des systèmes de renseignement, surveillance, des codes, rituels et symboles qui complexifient la situation. En effet des émotions comme l'anxiété aident à déterminer les degrés de dangerosité et complexité des passages à l'acte et ainsi de l'engagement et investissement émotionnel des jeunes :

« *Oui, je crois que ce que je sens avant (le passage à l'acte) est anxiété, moi au moins je sens toujours anxiété, anxiété, anxiété, bon et préoccupation, toujours je me préoccupe de que tout finisse bien et si je n'avais pas quelque chose d'assigné je demande toujours « hey tu as fais ta partie ? » tu vois, je pense que c'est parce qu'on veut que le truc marche quoi [...] je crois que tu pars d'une préoccupation et de l'étude de la situation et avant de commencer, l'anxiété, je la sens même quelques jours à l'avance et jusqu'à la seconde avant, anxiété. Je ne suis pas quelqu'un de peureuse, mais l'anxiété en termes que je me préoccupe que l'action soit la plus propre possible... » (Negra)*

Le deuxième élément signalé par les jeunes étudiants lors du passage à l'acte était la *solidarité collective* en tant que partage des émotions, en effet le groupe semble se renforcer lorsqu'il partage des *émotions réflexes*<sup>18</sup> en réponse à des événements déterminés, ou lorsqu'ils partagent des *loyautés affectives* avec d'autres. De même le partage d'émotions négatives peut être aussi extrêmement positif dans le développement des émotions positives réciproques, ainsi toute expérience de peur et d'anxiété, non extraordinaire au milieu de manifestations, peut être une force puissante dans la création d'un sens de collectivité et ainsi devenir une force attractive dans les actions collectives (Eyerman, 2005: 43).

Le troisième élément à souligner est la *libération émotionnelle*, celle-ci représente un ensemble d'émotions qui éliminent les *blocages* que peuvent avoir les manifestants, incluant des loyautés avec des identités dominantes comme leurs parents ou des institutions telles que l'école ou la police ou encore l'apparition d'émotions qui en remplacent d'autres. Ainsi on observe comment lors de passage à l'acte, la rage peut substituer la peur<sup>19</sup>. D'ailleurs, la

<sup>16</sup> Depuis une dizaine d'années, divers groupes en Amérique latine ont pris l'habitude de procéder à des barrages de rue pour exprimer des revendications diverses – que ce soient des chômeurs argentins, ou des peuples indigènes d'Équateur et de Bolivie, AUYERO Javier, « L'espace des luttes » Topographie des mobilisations collectives, in *Actes de la recherche en sciences sociales*, 2005/5 no 160, p. 128.

<sup>17</sup> Les barricades plus organisées sont composées principalement par des pneus usés aspergés d'essence qui permettent la création d'une barrière de feu qui peut durer plusieurs heures.

<sup>18</sup> Les émotions réflexes sont des réponses automatiques à événements ou information de notre environnement physique ou social usuellement accompagnées d'un ensemble d'expressions faciales et de changements du corps. Ils sont souvent pris comme le paradigme de toutes les émotions (rage, peur, joie, surprise, étonnement, menace, etc). (Jasper, 2004: 417)

<sup>19</sup> Lory Britt et David Heise (2000: 252-268) signalent l'émergence de la fierté suite à un processus d'activation des émotions, ainsi on change la honte par la peur et ensuite par la rage pour finir avec un sentiment de fierté. Dans le cas du mouvement étudiant, on a observé comment les étudiants

capacité à exprimer la rage peut aussi être vu comme un moyen pour changer des injustices, elle deviendrait une forme juste d'indignation, une sensibilité morale basée dans l'analyse d'injustices et les sentiments d'oppression.

De même, des *humeurs* comme l'espoir ou l'enthousiasme peuvent remplacer le désespoir ou l'ennui. Effectivement, l'activisme radical peut devenir un moyen de combler un vide existentiel, de s'inscrire dans un premier moment dans un rapport ludique et absolu face au désenchantement inhérent du quotidien et ensuite réveiller l'espoir à l'intérieur de ce sentiment de vide. De ce fait, si l'on fait un lien avec la participation aux actions violentes des étudiants secondaires sans convictions politiques (les *nouveaux venus*), cela peut devenir une première entrée, que pour certains ne se tiendrait pas à long terme et pour d'autres serait le commencement d'un vrai activisme radical.

## Conclusion

On peut conclure que les émotions ne sont pas incompatibles avec les raisonnements explicites, il a été déjà signalé que l'engagement militant et la dynamique émotionnelle qui l'accompagne sont le résultat d'un processus d'adaptation, une réponse aux stimuli environnementaux, c'est-à-dire une réponse réfléchie donc rationnelle face à une perception subjective du monde. Par ailleurs, les affects qui soutiennent la confiance, l'amour et la haine et les réactions comme la peur, la surprise ou la colère, sont de puissants mobiles dans le feu de l'action, et commandent les décisions stratégiques des acteurs car, dans des situations d'urgence, il est souvent plus important de prendre *une* décision que de calculer quelle décision serait optimale (Jasper, 2001).

Ce document a voulu montrer en effet comment une part importante de tout mouvement social dans ses différents moments est représentée par les dimensions affectives et émotionnelles. On a observé comment la diminution de la peur et la pudeur sont liées à des changements structurels à l'intérieur de la société, o comment certaines émotions peuvent nous aider à expliquer pourquoi des individus rejoignent certains événements ou groupes. On peut dire finalement que les émotions se trouvent présentes dans chacun des moments de l'émergence de la violence politique collective, c'est-à-dire dans des constructions sociohistoriques, situationnelles et individuelles du passage à l'acte violent.

Enfin, cette étude nous a servi d'introduction pour répondre des nouveaux questionnements, dont les principaux sont : pourquoi dans des structures sociales comparables la décision de passage à l'acte des jeunes peut varier ? et comment peut-on objectiver de manière sociologique des termes comme l'humeur, la pudeur qui parfois frisent l'analyse psychologique ? et finalement, quels pourront être les changements sociaux qui permettront aux jeunes l'expression de répertoires d'action différents de la violence ?

---

secondaires, issus des milieux populaires, passent d'être un groupe stigmatisé, même par les étudiants universitaires, enclins à l'émotion morale de honte vers la fierté suite à un processus de construction d'identité collective. Dans le processus de mobilisations, ce sont eux qui arrivent à vaincre la peur des institutions, des autorités et des normes de contrôle social, tout d'abord avec une rage presque aveugle envers les symboles des monopoles du pouvoir (État, police, banques, etc.) ensuite avec la revendication de symboles comme la cagoule et discours qui appellent à la *guerre sociale*.

## Bibliographie

- AUYERO, J (2005). « L'espace des luttes. Topographie des mobilisations collectives ». in *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 160, pp 122-132
- BENDURA, A (1973). *Agression. A social learning analysis*, Englewood Cliffs: Prentice Hall.
- BRAUD, P (2006). « La violence politique : repères et problèmes », In *Cultures & Conflits* [En ligne], Tous les numéros, La violence politique dans les démocraties européennes occidentales, URL : <http://conflits.revues.org/index406.html>
- BRITT, L, HEISE, D (2000). "From shame to pride in identity politics". In *Self, identity, and Social Movements*, ed. S Stryker, T J Owens , RW White, Minneapolis : Univ. Minn. Press. pp. 252-268
- COLLINS, R (2005). *Interaction Ritual Chains*. Princeton, NJ: Princeton University Press
- DUERR, H (1998). *Nudité et pudeur. Le mythe du processus de civilisation*. Paris: Éditions de la Maison des Sciences de l'Homme.
- ELIAS, N (1973). *La civilisation de mœurs*, Paris: Calmann-Levy.
- ELIAS, N (1975). *La dynamique de l'occident*, Paris: Calmann-Levy.
- EYERMAN, R (2005). « How social movement move : emotions and social movements ». In *Emotions and Social Movements*, Flam H, King D, London : Routledge. pp. 41-56
- GOODWIN, J (1997). « The Libidinal Constitution of a High-Risk Social Movement: Affectual Ties and Solidarity in the Huk Rebellion, 1946 to 1954 ». In *American Sociological Review*, pp. 53-69
- HAROCHE, C (1993). « Retenue dans le mœurs et maîtrise de la violence politique. La thèse de Norbert Elias » in *Cultures & Conflits*, La violence politique dans les démocraties occidentales, N° 9-10
- JASPER, J (1998a). "The Art of Moral Protest : Culture, Biography, and Crativity" In *Social Movements*. Chicago : University of Chicago Press.
- JASPER, J (1998b). « The Emotions of Protest : Affective and Reactive Emotions In and Around Social Movements », in *Sociological Forum*, Vol 13, N° 3
- JASPER, J (2001), « L'art de la protestation collective ». In *Raison Pratiques* N° 12, CEFAÏ, D et TROM, D (eds) Les formes de l'action collective Mobilisations dans des arènes publiques, Paris: La découverte.
- JASPER, J (2004). "Emotional Dimensions of Social Movements." In David A. Snow, Sarah A. Soule, and Hanspeter Kriesi, editors, *The Blackwell Companion to Social Movements*. (Oxford: Blackwell). With Jeff Goodwin and Francesca Polletta, pp. 413-432.
- JASPER, J (2011), « Emotions and Social Movements : Twenty Years of Theory and Research ». In *The Annual Review of Sociology* 14, pp. 1-19
- LUNA, M, F (2008). « Déviance et politique : la carrière des femmes au sein de groupes armés contestataires ». In *Déviance et société*, vol. 32, n° 2, pp. 163-185.
- MELUCCI, A (1995). « The process of Collective Identity ». In *Social Movements and Culture*, edited by H. Johnston and B. Klandermans. Minneapolis : University of Minnesota Press, pp. 41-63.
- NUSSBAUM, M (2001). *Upheavals of Thought: The Intelligence of Emotions*, New Cork: Cambridge University Press.
- NUSSBAUM, M (2004). *Poetic Justice*, Boston: Beacon Press.
- NUSSBAUM, M (2006). *Frontiers of Justice. Disability, Nationality, Species Membership*, Cambridge & London: The Belknap Press.
- SALAZAR, G (2006). *La Violencia Política Popular en las Grandes Alamedas, la violencia en Chile 1947-1987*, Santiago: LOM Ediciones.
- TILLY, Ch (1984). "Les origines du répertoire d'action collective contemporaine en France et en Grande-Bretagne". In *Vingtième Siècle*. Revue d'histoire. N°4, pp. 89-108.
- TILLY, Ch (1978) *Front mobilization to revolution*. - Reading, Mass. : Addison- Wesley Publishing Co.
- TILLY, Charles (2010). « Décrire, mesurer et expliquer le conflit ». In *Revue internationale de politique comparée*, Vol. 17, pp. 187-205.

TRAÏNI, Ch (dir.) (2008). *S'émouvoir pour la cause*. Paris: Presses de Sciences Po.  
TRAÏNI, Ch (2010). « Des sentiments aux émotions (et vice-versa) » Comment devient-on militant de la cause animale ?, In *Revue française de science politique*, Vol. 60, pp. 335-358  
VERGARA-ESTEVEZ, J (1990). "La cultura de la violencia en Chile". In *Nueva Sociedad* N°105, pp. 172-183